

"Beau, puissant et vigoureux, à la croisée du cinéma de genre et du cinéma moderne"
SERGE KAGANSKI // INROCKS.COM



LA VALLÉE

Un film de Ghassan Salhab



AU CINÉMA LE 2 MARS

AVEC **CARLOS CHAHINE, CAROLE ABOUD, FADI ABI SAMRA,
MOUNZER BAALBAKI, AOUNI KAWAS, YUMNA MARWAN**

« LA VALLÉE » - UN FILM DE GHASSAN SALHAB - MONTAGE BASSEM FAYAD - JEAN KATINE BACHA, LAMA SAWAYA, HANA LTD, FLORENT LAVALLÉE - MONTAGE
MICHELE TYAN - RÉCITRICE HUSSEIN BAYDOUN - EFFETS SPÉCIAUX THE COUNCIL - MUSIQUE CYNTHIA ZAVEN, SHARIF SERHAQI, GIYA KANCHLI, CHEB
ZERGIN, JOY DIVISION - ASSISTANT RÉALISATION WAEL GEEB - PRODUCTIONS ÉCARTIVE ABLA KHOURY, LARA CHEKEDJIAN - PRODUCTRICES ASSOCIÉS MYNIAM
SASSINE - SUPERVISEUR DE PRODUCTION CHRISTIAN EID - VENTES INTERNATIONALES DOC & FILM INTERNATIONAL - CO-PRODUCTEURS SERGES LALOU & CHARLOTTE
UZU (LES FILMS D'ICI), TITUS BREYENBERG (UNA FILM) - PRODUCTEUR GEORGES SCHOUCAIR (ANEDUT PRODUCTIONS) - DISTRIBUTION SURVIVANCE

LA VALLÉE
de Ghassan Salhab

-
Al-wadi

Liban/France/Allemagne/Qatar/Emirats Arabes Unis
DCP - 2h14 - format 1.77 - 2014

Presse

-
Emmanuel Vernières
emvernieres@gmail.com
06 10 28 92 93
01 40 36 86 44

Distribution
Survivance

-
Guillaume Morel
guillaume@survivance.net
06 74 86 38 95
09 80 61 59 06



// **Synopsis**

Sur une route de montagne au Liban, un homme se relève d'un accident de voiture. Choqué et en sang, il erre jusqu'à un véhicule en panne et aide ses quatre occupants à le réparer. Devenu amnésique, le groupe prend soin de lui et l'emmène dans une ferme barricadée de la vallée de la Bekaa, où l'activité n'est pas uniquement agricole. Qui est cet homme sans passé ? Un espion, un mécanicien, un docteur, une menace, un présage...

Entre suspicion et attirance, ils essaieront de lui faire retrouver la mémoire.

// Note d'intention du réalisateur

J'étais à Ouyoun El Simane, sommet d'une des montagnes libanaises, y préparant mon film précédent (*La Montagne*), et comme à chaque fois que je me rends en ce haut point, la force du paysage, son implacable puissance, m'avait saisi. Mais ce jour-là, une sensation de frayer s'était diffusée. Certes la majesté quasi glaciale du lieu, mon état d'être d'alors, mais c'était surtout comme si l'état des choses au Liban, dans cette partie fort chargée du monde, cet invariable état de menace, s'était autrement répandu en haute-montagne en une insaisissable forme.

Étrangement, cette menace prenait tout son sens dans ce lieu si détaché, si serein apparemment. Elle flottait lourdement, tel un ciel bien bas, prêt à éclater. *La Vallée* est né ce jour-là, de cette sensation.

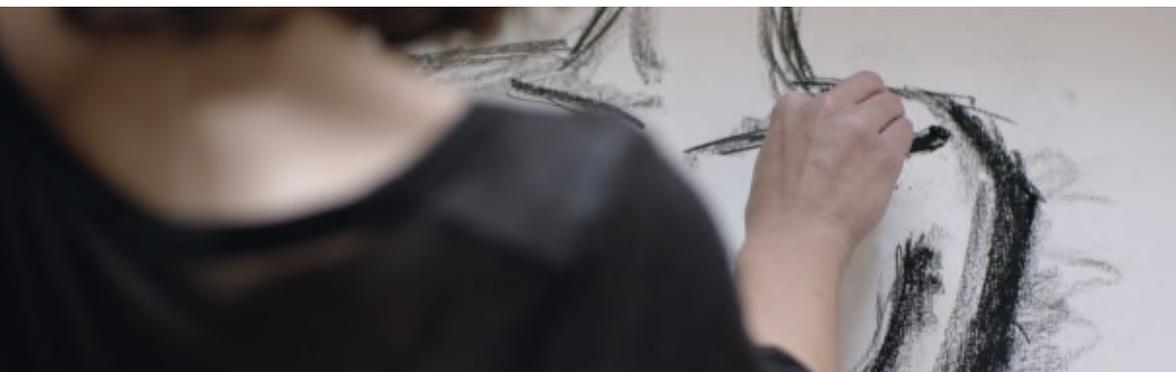
Qui est cet homme ? Pourquoi a-t-il emprunté cette route ? D'où vient-il, se rendait-il dans la vallée de la Békaa ? Quel est cet accent qu'il a ? Le saura-t-on jamais ? Par la force des circonstances, cet homme qui a brusquement perdu toute familiarité non seulement avec le monde, avec les éléments de la nature, avec autrui, mais surtout avec lui-même, n'est quasiment plus que perceptions immédiates, instinct d'homme.

Dans *La Vallée*, la menace se joue à plusieurs niveaux avant d'éclater. Elle est là, dès le commencement du film, avant même les premières images. Elle est là avec cet homme en sang, sans passé, cet homme dont on ne sait rien, et qui ne sait plus rien. Une menace pour lui-même, autant que pour les gens qu'il dépanne pourtant. Depuis l'aube des temps, l'inconnu, l'étranger, on le sait, est chose inquiétante, menaçante.

La menace n'a de cesse d'être là, de peser, tant au Liban que dans toute une région pour le moins instable. Et cette guerre généralisée, redoutée, celle qu'on nous promet d'année en année, cette explosion brutale qui advient brusquement n'est pas forcément, par ce passage à l'acte, la fin de la menace. Elle l'ouvre plus que jamais.

La vallée de la Békaa est située entre deux chaînes de montagnes, Le Mont-Liban et l'Anti-Liban. Deux chaînes qui la dominent, l'enserrent, la protègent, la menacent forcément.

Ghassan Salhab



// Entretien

Tewfik Hakem : Après *Terra Incognita* (2002), après *Le Dernier homme* (2006) et *Beyrouth Fantôme* (1998), vous continuez ici à ausculter la mémoire libanaise, une mémoire marquée par la guerre. La guerre qui continue après la guerre également. Je rappelle que vous êtes né au Sénégal, vous y avez vécu jusque votre adolescence et depuis vous vivez entre Paris et Beyrouth. Dans *La Vallée*, la mémoire tient le rôle principal, une fois de plus, puisque le protagoniste est amnésique.

Ghassan Salhab : Petite précision, je ne suis plus entre Paris et Beyrouth, je suis installé à Beyrouth, cela dit « entre » est un mot qui me correspond... Cet homme est amnésique suite à un accident de voiture, il n'est pas amnésique comme ça, sans qu'on sache. La raison physique elle est évidente : il a eu un accident de voiture.

Que vous ne montrez pas d'ailleurs, on va vivre cet accident d'une manière sonore au début du film, et cet homme, interprété par Carlos Chahine, va être recueilli par des libanais de la Bekaa, qui vont lui demander de se présenter. Et donc on arrive au vrai problème du Liban, comment se présenter quand on est dans un pays qui peut avoir plusieurs cultures religieuses, sociales, linguistiques même. Et il y a une scène dans *La Vallée*, qui a toute son importance parce qu'on l'impression que ça va d'abord être une scène légère. C'est un repas, où ces gens qui ont recueilli cet homme venu d'ailleurs et qui ne leur ressemble pas, parlent de la manière de vivre, de manger et même de faire l'amour, selon qu'on est maronite ou musulman, sunnite ou chiite, druze ou pas druze, laïque ou pas, citadin ou pas.

J'ai profité du fait qu'il y ait cet inconnu qui, comme vous le dites, ne leur ressemble pas, mais pas tout à fait. Après tout, les autres sont-ils si semblables ? Il y a alors quelqu'un qui décide de lui donner un nom chrétien. Il dit : « moi, je vois un chrétien » et les autres lui disent : « C'est n'importe quoi ton truc. » Donc on revient à ce besoin de caractériser. Là, évidemment, je voulais le traiter avec légèreté même si on est à la frontière, en bordure. Les Libanais ne traitent jamais tout à fait légèrement ces questions, même dans la moquerie. On sait bien qu'il y a eu des milliers de morts derrière ça. Et on sait bien qu'il y a des morts qui peuvent advenir avec ce conflit « sunnités-chiites ». Les Libanais adorent se moquer, c'est un peuple très moqueur, mais souvent de l'autre, très rarement de soi. Et j'ai voulu jouer avec ce fil ténu. C'est cet incertain permanent qui permet de se demander : « Sont-ils sérieux ou sont-ils dans la plaisanterie ? »

La jeune fille dit : « Tu veux dire que les sunnites cuisinent et font l'amour différemment que les chiites ? » - elle dit ça de manière plus crue que « faire l'amour » - puis elle continue avec toutes les autres communautés... C'est quelque chose de permanent dans ce pays, une sorte d'identité que les uns et les autres se sont donnés, ou qui leur a été donnée, ou dont ils essayent de se défaire. Être un maronite, être un chiite, ou encore être laïque, etc. : Tout ça, ce sont des identités réductrices, mais voilà, avec tous



ces conflits, tous ces morts, toutes les frontières de toutes sortes, visibles et invisibles, ça nous a inscrits, en faux évidemment, mais ça nous a bel et bien inscrits d'une génération à l'autre.

Et dans cette scène justement, puisque c'est le propos, vous essayez d'esquisser cette mosaïque, mais vraiment comme une mosaïque, en utilisant tout ce que le cinéma permet, notamment ces fondus enchaînés qui ne sont pas des fondus enchaînés...

Non, ce n'est pas un fondu enchaîné, c'est ce qu'on appelle une surimpression, parce que les deux plans restent ensemble. Un fondu enchaîné fait passer d'un plan à un autre, là on ne passe pas, les deux plans restent ensemble, ça crée éventuellement un troisième plan. Je ne me dis pas que cela va créer une mosaïque, disons que je travaille beaucoup l'incertain et que l'incertain me travaille. Je ne cherche pas à poser les choses, je cherche à les troubler. Je suis moi-même dans le trouble.

Et n'êtes-vous pas dans l'allégorie ? Parce que moi j'ai l'impression d'avoir apprécié ce film aussi parce qu'on passe par l'allégorie.

Oui, le cinéma c'est quand même l'art de la métaphore, des signes, et l'allégorie n'est jamais loin. Par contre, je ne crois pas être dans le symbolique. Mais l'allégorie, oui, inévitablement. Dès qu'on dit les choses trop directement en art, pas seulement au cinéma, pour moi ça devient un « message », un film qui veut décréter quelque chose. Voilà, effectivement, l'allégorie, la métaphore sont de merveilleux instruments qui peuvent ouvrir tant de choses. Le champ ne se ferme pas.

Et les animaux pourquoi ont-ils une telle place dans votre film? Un âne, un oiseau, un serpent, toute une faune.

Le film ne se déroule pas dans la ville, j'avais besoin de donner une existence aux espèces, les humains faisant partie des espèces. Ce n'est pas l'Espèce. Mis à part aussi mon attachement affectif aux bêtes, c'est aussi qu'elles « voient » le désastre avant nous. J'en ai été témoin. Elles pressentent les désastres naturels, un tremblement de terre ou autre catastrophe. Mais là, ce sont les guerres. J'ai cette idée que les animaux ont peut-être intégré la guerre comme un désastre devenu naturel, que provoque l'humain depuis tant. Donc, pour moi, les bêtes sont un peu comme des annonciateurs du désastre, pas à venir car il est toujours quasi là. Je ne parle pas de ladite apocalypse. L'apocalypse a priori, telle qu'elle existe dans les écrits mythiques, c'est la supposée fin des temps qui nous délivrera. Alors que ce que nous vivons ici (au « Proche-Orient » précisément), c'est sans fin. Un enchaînement de désastres.



Pour terminer, vous dites que votre film *La Vallée* comme vos autres films *Beyrouth Fantôme*, *Le Dernier Homme*, *Terra incognita*, n'est pas un film à message. À quoi ça sert de tourner ces histoires autour de votre pays, de l'actualité permanente de ce pays, de sa culture, si ce ne sont pas des messages. Il s'agit de pressentiments, une manière d'exorciser vos peurs peut-être et de partager des espoirs en même temps...

Je ne suis pas dans l'exorcisme. Évidemment, comme tout le monde, j'ai des peurs, des espoirs et tout ce qu'on veut. Mais vous savez, je pense très sincèrement que le cinéma, comme tout art, est une tentative de saisir ce qu'on ne voit et n'entend pas. Pour le dire simplement, c'est presque ce que les supposées fabricants d'images, médias et autre, ne seront jamais amenés à voir. Non pas qu'ils soient incapables de voir, mais ils sont trop pressés. Le cinéma, c'est l'anti-empressément. C'est un regard qu'on peut poser, une écoute qu'on peut donner. Et donc le cinéma pourrait me permettre de sentir avant tout, et non pas de croire qu'il suffit de soit disant comprendre. Vous savez, il y a beaucoup de gens qui veulent à tout prix comprendre, alors que le monde, en fait, est beaucoup moins compliqué qu'on ne le croit. Il est complexe, extrêmement parfois, mais pas si compliqué. La complexité ça veut dire qu'il y a plusieurs éléments, plus d'un paradoxe. On peut se laisser à les voir un à un, mais il ne faut pas être pressé, et nous vivons dans un monde pressé. Alors l'art, pour moi, c'est une véritable résistance à l'empressément. C'est : essayer de s'arrêter un peu et de regarder un peu plus.

Et de prendre du recul ?

Oui, sans recul pour moi, c'est impossible, c'est de l'empressément une fois de plus. C'est croire que l'art peut ressembler à la vie tant il semble lui ressembler, tant il lui emprunte. Ça dit beaucoup de la vie - et sûrement de ce qui échappe, mais c'est peut-être ça la vie, ce qui échappe - mais ce n'est pas une reproduction de la vie.

Dans votre film, la poésie est présente. Elle ouvre le film.

Je suis très lié à la poésie, et j'éprouvais la nécessité de rappeler le « monde arabe » à ce qui lui est un élément fondamental. Le monde arabe étant évidemment multiple. Il n'y a pas un monde arabe, il est multiple et c'est sa richesse. Avec la poésie entre autre. Les premiers mots du film, avant même toute image, sont d'un poète, Wadih Saadeh. Mais c'est pour dire aussi que la poésie essaie d'exprimer quelque chose du monde, de ce qui échappe. De l'anti-empressément encore une fois, le temps d'écouter ou de voir quelque chose ou de laisser les choses entrer en nous parce que sinon elles ne sont qu'informations.



Et cette manière d'être un peu peintre tout en étant cinéaste. Parce qu'à certains moment tout en sachant qu'on est au Liban, tout en sachant que le propos est libanais, on se croirait soit en Corse, soit en Italie ou dans la vallée de la Pampa. Tous ces hommes cessent d'être libanais pour devenir des hommes dans un monde d'aujourd'hui.

Oui, oui, ce sont des êtres humains même si le film s'inscrit totalement au Liban, dans la Bekaa. Et a priori que ce soit en Argentine, ou je ne sais pas, en Grèce, en Tunisie, en Chine, les humains ont certes beaucoup de différences, ils ont quand même plein de préoccupations, désirs, communs. Donc oui c'est important, parce que j'ai horreur des clichés, j'ai horreur de ce qu'est, soit disant, un arabe, un libanais, un chinois, un italien... Spécifiques nous le sommes, assurément et heureusement, mais pas seulement d'un paysage ou territoire à l'autre, d'un groupe humain à l'autre, mais aussi d'un humain à l'autre, qu'il soit mon plus proche voisin ou de la Pampa.

Cet entretien est la retranscription de l'émission Un autre jour est possible du 6/11/14 présentée par Tewfik Hakem. Reproduit avec l'aimable autorisation de France Culture et Tewfik Hakem.



// Extraits de presse

"D'une beauté plastique saisissante, ce film qui puise sa force politique dans une poésie aussi désespérée que ses couleurs sont éclatantes et sa lumière radieuse, provoque la rencontre entre un homme (Carlos Chahine) qui revient à lui, amnésique, après un accident de voiture, et un groupe d'individus qui cohabitent dans une grande maison perdue au milieu de la vallée de la Bekaa [...] Dans ce climat délétère, paranoïaque, en équilibre précaire, que l'auteur exacerbe par un travail sophistiqué sur le son, une sensualité débordante se distille, qui passe par la musique, les jeux cristallins de surimpressions, la texture et les couleurs des paysages qui défilent, l'érotisme de la danse, une étrange présence animale..."

Manière, dérangement, sans doute, parce que complexe, contradictoire, de sonder l'inconscient d'un pays dont l'amnésie n'est pas le moindre des maux, et dans lequel la violence ne cesse de faire retour. Mais dont la puissance expressive est le signe de la terrible justesse." - **Isabelle Regnier // Le Monde - Compte-rendu Berlinale 2015**

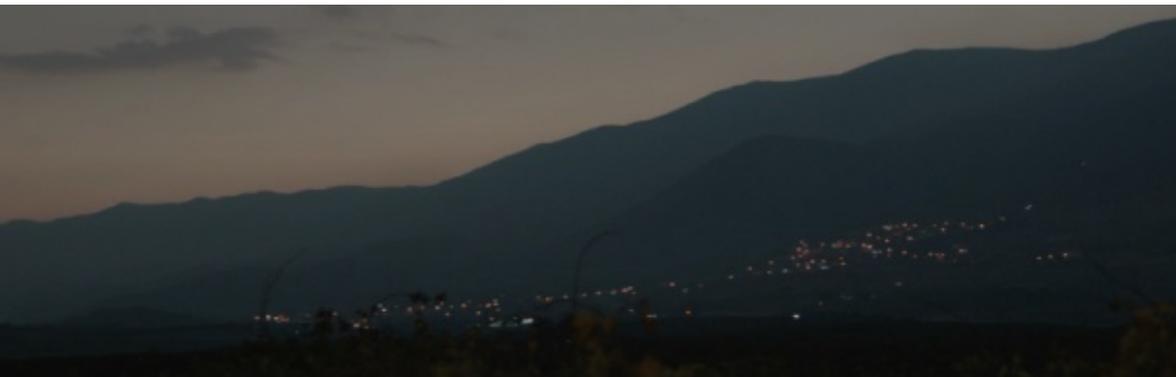
"Son film s'enroule dans une théâtralité rare : sur une route désertique, un homme a un accident de voiture, il est aidé par un mystérieux groupe de personnes [...] Ghassan Salhab déroule moins un récit qu'un climat, nous plonge dans un monde filmique à la marge d'un pays où le capharnaüm règne."

- **Clément Ghys // Libération - Compte-rendu Berlinale 2015**

"*La Vallée* est beau, puissant, vigoureux, à la croisée du cinéma de genre et du cinéma moderne, et Salhab est l'un des grands artistes du cinéma arabe aux côtés d'Elia Suleiman ou Tariq Tégua"

- **Serge Kaganski // Les Inrocks - Compte-rendu La Rochelle 2015**

"Envoutant et sensuel, *La Vallée* relève du conte de science fiction, de la parabole mystique, du film noir et de la méditation politique, avec un charme qui ne se dément pas, quand bien même le récit et ses protagonistes subiront des rebondissements majeurs, qu'on ne dévoilera pas ici. Présenté au Forum, le nouveau film de Ghassan Salhab, cinéaste libanais à l'œuvre trop rare, prouve avec éclat les puissances d'un cinéma qui, en stimulant les émotions et les capacités d'extrapolation de ses spectateurs, construit un propos d'une grande richesse." - **Jean-Michel Frodon // Slate**



// Ghassan Salhab

Ghassan Salhab naît à Dakar au Sénégal en 1958. En parallèle de ses réalisations, il participe à l'écriture de divers scénarios au Liban et en France, et enseigne le cinéma au Liban. Il a réalisé six longs métrages : *Beyrouth Fantôme*, *Terra Incognita*, *Le dernier Homme, 1958*, *La Montagne*, et *La Vallée* – et de nombreux courts métrages et vidéos, comme *Everybody know this is nowhere – diptych*, *Le massacre des innocents-triptych*, *(Posthume)*, *Narcisse Perdu*, *My living body My dead body*, *La Rose de personne*, *Baalbeck* (co-dirigé avec A.Zaatari et M. Soueid), *De la séduction* (co-dirigé avec N. Khodor), *Afrique Fantôme*, *Après la Mort...*

En 2010 le Festival International de La Rochelle a rendu hommage à ses films.

Il réalise *La Vallée (Al-wadi)* en 2014. Le film est sélectionné au Festival International de Toronto et à La Berlinale (Forum) puis dans plus d'une vingtaine de festivals. Il remporte le prix du meilleur réalisateur à Abu Dhabi et le Prix Fipresci à Fribourg.



// Fiche technique

Interprétation :

Carole Abboud, Fadi Abi Samra, Mounzer Baalbaki, Carlos Chahine, Yumna Marwan, Aouni Kawas, Rodrigue Sleiman, Ahmad Ghossein

Production :

About Productions (Georges Schoucair)
Les Films d'Ici (Serge Lalou)
Una Film (Titus Kryenberg)

Scenario : Ghassan Salhab

Image : Bassem Fayad

Son : Lama Sawaya, Rana Eid, Karine Bacha, Florent Lavallée

Montage : Michele Tyan

Avec le soutien de :

Doha Film Institute, AFAC, Global Film Initiative, Visions Sud-Est, World Cinema Fund, Le Fond Francophone de Production Audiovisuelle du Sud, Aide aux Cinemas du Monde du CNC, Sanad the Post Production Fund of the Abu Dhabi Film Festival

// Contacts

Distribution, programmation : Survivance

Guillaume Morel

tel : 06 74 86 38 95 / 09 80 61 59 06

fax : 09 72 16 27 08

guillaume@survivance.net

Presse

Emmanuel Vernières

emvernieres@gmail.com

06 10 28 92 93

01 40 36 86 44

Dossier de presse, photos et bande-annonce
à télécharger sur survivance.net/en-salle

